



L'Anachorète dilettante

Harry Potter

et le secret des bouquins enchantés

1. Harry, Sophie et moi

Ma nièce Sophie, une demoiselle de dix ans, ravissante et très délurée, est aussi une experte pottermane de premier ordre. Durant le congé des Noël, il ne lui a pas fallu plus de trois jours pour passer à travers les 650 pages d'**Harry Potter et la coupe de feu**. Non seulement Sophie connaît-elle à fond les aventures d'Harry, mais elle a des opinions bien arrêtées sur ce qui lui plaît ou lui déplaît dans l'univers magique créé par Joanne Kathleen Rowling. Elle en discute abondamment avec ses amis. Car, on s'en doute, il y a d'autres pottermans enthousiastes dans son entourage. Combien? Environ vingt et un, me répond-elle, après avoir pris la peine de les compter. Plusieurs ont lu la série plus d'une fois, ajoute-t-elle. Autant de garçons que de filles? Oui. Au début, les gars ne veulent rien savoir des livres d'Harry Potter, parce que « ça fait bébé »; mais, dès qu'ils se donnent la peine de lire quelques pages, ils n'ont plus envie de lâcher.

Je ne sais pas jusqu'à quel point ils peuvent en être conscients, mais Sophie et ses amis font partie d'un nouveau culte planétaire, qui a fait déjà plusieurs millions d'adeptes dans plus de 140 pays. Un culte générationnel aussi, car il fait principalement – mais pas exclusivement – ses ravages chez les enfants de huit à treize ans. Un culte inusité enfin, car son dieu est un garçon malingre à lunettes, qui n'est ni beau, ni musclé, ni particulièrement intelligent, qui ne chante pas à MTV, ignore les consoles de jeu vidéo et ne fait même pas partie des Pokémon. Plus incroyable encore, ce dieu ne s'est imposé ni par le cinéma, ni par la télé, ni par Internet, mais par un vieux médium poussiéreux et désuet qu'on appelle le bouquin. Et des bouquins, il en fait vendre! Les chiffres qu'on cite à gauche et à droite sont effarants: trente, quarante, cinquante millions d'exemplaires. En décembre dernier, le magazine **Time** proclamait J. K. Rowling auteur de l'année 2000 et estimait à 76 millions le nombre de copies

écoulées des quatre titres parus jusqu'alors : **Harry Potter and the Philosopher's Stone** (1997, trad. : **Harry Potter à l'école des sorciers**, 1998), **Harry Potter and the Chamber of Secrets**, (1998, trad. : **Harry Potter et la chambre des secrets**, 1999), **Harry Potter and the Prisoner of Azkaban** (1999, trad. : **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban**, 1999) et **Harry Potter and the Goblet of Fire** (2000, trad. : **Harry Potter et la coupe de feu**, 2000). Pour le quatrième volume, en Angleterre seulement, le premier tirage d'un million d'exemplaires s'est volatilisé en quelques heures et il a fallu se dépêcher d'en réimprimer un million et demi de plus. Aux États-Unis, il s'en est vendu plus de trois millions dès le premier week-end ! Et c'est comme ça partout, en France, en Allemagne, au Japon. Au Canada, où un best-seller commence avec 5000 exemplaires vendus, on a dû réimprimer 100 000 copies du quatrième Harry Potter, après épuisement rapide des premiers 350 000. Du jamais vu, même pour un livre de grandes personnes, un Stephen King, un John Grisham ou un Danielle Steel.

Un culte ? Peut-être serait-il plus juste de parler d'une épidémie. Les jeunes de huit à treize ans forment le principal groupe à risque, mais la contagion tend à se propager à travers toute la pyramide démographique. Après avoir longtemps dissimulé leur honte, nombre d'adultes responsables et (a priori) sérieux n'hésitent plus maintenant à s'afficher pottermanes au grand jour et à discuter Quidditch dans les cocktails. N'allons pas croire surtout qu'il s'agit seulement de parents consciencieux qui ont voulu jeter un coup d'œil méfiant sur les lectures de leurs rejetons. Beaucoup n'ont même pas d'enfants. Au Japon, paraît-il, ce sont les femmes dans la vingtaine et la jeune trentaine qui constituent le public le plus enthousiaste des aventures d'Harry. Une recherche sur le Web relève des aveux du genre : « J'étais réticent à entreprendre la lecture d'un bouquin pour enfants, mais, après dix lignes (ou trois pages, ou un chapitre), j'ai attrapé la piqure et j'ai dû dévorer tout le reste d'une seule traite. » Même les ados, que leurs perturbations hormonales rendent normalement réfractaires à tout ce qui est imprimé, veulent maintenant faire partie des initiés. J'en ai vu quatre l'autre jour, ornés de tous les insignes de la punkitude, s'exciter bruyamment (« Wow ! Regardez ! C'est Hagrid ! ») devant une vitrine consacrée à Harry Potter, sa vie, son œuvre et ses produits dérivés.

Mais c'est encore chez les petits que l'infection frappe le plus durement. Non sans un brin de démagogie, certains enseignants en profitent pour admettre en classe capes noires et chapeaux pointus, espérant recréer par approximation un peu de l'atmosphère envoûtante des écoles de sorcellerie. Ailleurs, le phénomène inquiète.

Plusieurs établissements anglais et américains interdisent à leurs élèves la lecture d'Harry Potter, pour cause de promotion de valeurs anti-chrétiennes. Certains porte-parole de l'extrême-droite religieuse accusent à demi-mot J. K. Rowling d'avoir vendu son âme au diable et de chercher maintenant à faire damner tous les chérubins du monde. Sans aller jusque-là, n'y a-t-il pas de quoi frémir un peu, quand on apprend que pas moins de 70 000 enfants auraient soumis leur candidature, pour décrocher l'un des trois rôles principaux de l'adaptation filmée du premier volume, qui doit sortir à l'automne ?

Pour ma part, je ne sais pas si c'est le fait d'avoir quitté le groupe d'âge visé, depuis quelques décennies déjà, ou le fait d'être ce que dans le jargon de Rowling on appelle un *Muggle* (un Moldu en français), un de ces êtres dépourvus de toute affinité avec la magie, mais je n'ai pas réussi, jusqu'ici, à succomber au mal plus que modérément. Fasciné par l'étendue et le caractère assez unique du phénomène, je me suis donné la peine de lire chacun des quatre bouquins parus à ce jour, sur les sept annoncés. Et j'ai tenu à le faire dans l'édition britannique, pour ne rien échapper de la saveur d'origine.

Verdict ? Ce serait mentir que de prétendre être resté insensible au charme délicieux du monde des sorciers, ou à l'admirable efficacité de conteur de J. K. Rowling. Mais ce serait mentir aussi que d'affirmer avoir adoré ces livres au point de comprendre la passion que leur vouent des millions de lecteurs à travers le monde. Le premier volume est un bon livre pour jeunes, mais il m'a laissé plutôt tiède. J'ai trouvé le deuxième plus concentré et mieux organisé. C'est le troisième que j'ai préféré : ses cent dernières pages sont une réussite de grande envolée. Le quatrième m'a paru un peu longuet et inutilement étiré, mais, là encore, je reconnais que les quelques dizaines de pages de la fin sont menées avec une indéniable maestria. Au total, voilà de très bons romans jeunesse, à classer certainement dans la frange supérieure de la production. Mais cette qualité (réelle) n'explique pas un engouement commercial d'une ampleur aussi extravagante. La marge est trop considérable. Plus Moldu que mordu, donc, je suis de ceux qui considèrent que le phénomène Potter déconcerte et rend perplexe.

Mais je me soigne.

2. Cendrillon au pays des merveilles

Si J. K. Rowling a vendu son âme au diable, elle le cache bien. La « mère » d'Harry Potter n'a rien de sulfureux, du moins en apparence. Dans ses entrevues, cette frêle Écossaise blonde de trente-cinq ans, aux yeux tristes et au sourire crispé, a toujours l'air aussi dépassée par ce qui lui arrive que peut l'être un *Muggle* de mon espèce. Son

histoire accroche-cœur de Cendrillon devenue multimillionnaire, en deux ou trois ans, a fait le tour du monde. Les médias ont répété à satiété comment cette jeune femme monoparentale divorcée, vivant sur l'aide sociale, obligée de se débattre contre la dépression et la pauvreté, griffonnait les aventures d'Harry Potter dans les cafés d'Édimbourg, où elle entrait se réchauffer, après avoir réussi à endormir son bébé. Les tabloïds britanniques se sont acharnés à compléter le portrait, en mettant le grappin sur le père du bébé, un ex-mari portugais et journaliste qui n'aurait cohabité avec elle que quelques mois.

En dépit de sa gloire, J. K. Rowling demeure un être assez secret. On ne sait en fin de compte que peu de chose sur elle, sinon qu'elle vient de la classe moyenne, qu'elle a fait des études universitaires et qu'elle a appris et enseigné le français. L'idée d'écrire les aventures d'Harry Potter lui serait venue, en 1990, à bord d'un train roulant entre Manchester et Londres. Elle se souvient aussi d'avoir joué autrefois aux sorciers et aux sorcières (!), avec sa sœur et des amis d'enfance qui s'appelaient justement Potter. Plausible. Il n'empêche qu'une poursuite devant les tribunaux conteste précisément les sources d'inspiration de Rowling. Une auteure américaine du nom de Nancy Stouffer, inconnue jusqu'alors, a voulu l'accuser de plagiat. Certains éléments essentiels de la série des Harry Potter s'inspireraient selon elle de son propre livre pour enfants, publié en 1984, **The Legend of Rah and Muggle**. Rowling y aurait trouvé non seulement le nom de « Muggle », mais également des personnages appelés Larry et Lilly Potter (dans les livres de Rowling, la défunte mère de Harry s'appelle Lily Potter).

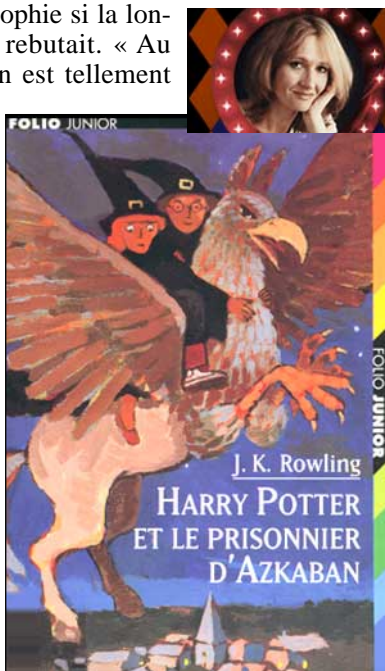
Quoi qu'il en soit de cette sombre affaire judiciaire, c'est en 1996 que Rowling commence à émerger de son purgatoire. Elle a alors entre les mains une œuvre de qualité, le premier volume des aventures d'un orphelin, malmené par sa famille d'adoption et qui se retrouve soudain parachuté dans le pays des merveilles, ou plutôt dans celui des sorciers. Rowling a déjà en tête un plan assez précis pour une série de sept volumes racontant, dans l'ordre chronologique, l'évolution de son jeune héros entre onze et dix-huit ans. Avant que Bloomsbury Children's Books de Londres n'accepte de le publier, il semble que pas moins de neuf éditeurs aient refusé le manuscrit. On peut supposer qu'ils n'arrêtaient pas de s'en mordre les doigts depuis; après tout, même les Beatles à leurs débuts se sont heurtés à des fins de non recevoir aussi perspicaces.

Avant de pouvoir espérer se rendre au bal, Cendrillon a d'abord dû se dénicher une bonne fée. Ou plutôt un agent littéraire. L'homme qu'elle choisit est un pro de réputation solide qui s'appelle Christopher

Little. Il ne connaît pas beaucoup le marché du livre jeunesse, mais apprécie immédiatement les qualités du roman. Little sait déjà que les éditeurs de Bloomsbury Children's Books cherchent des manuscrits qui sortent de l'ordinaire. L'aventure apparaît quand même assez risquée. Le nombre de pages, exceptionnel pour un livre d'enfants, fait hésiter. Car, s'il y a une vérité que les éditeurs de livres jeunesse prennent universellement pour acquis, c'est que les enfants de la télévision n'ont pas la capacité de concentration nécessaire pour se taper un volume de plus de cent pages, confortablement aérées, avec des phrases simples et, si possible, des mots de moins de quatre syllabes. J'ai demandé à ma nièce Sophie si la longueur des livres de Rowling la rebutait. « Au contraire, m'a-t-elle répondu. On est tellement impressionnés par l'histoire, que ça ne nous dérange pas du tout. » C'est d'ailleurs la raison pour laquelle elle a préféré l'éléphantésque quatrième volume aux trois premiers : il s'y passe tellement plus de choses !

Quand on accepte enfin de publier son livre, Rowling est aux anges ! « Ce fut le plus beau jour de ma vie », dira-t-elle plus tard. Et un bonheur n'arrivant jamais seul, début 1997, elle reçoit une bourse de 8000 livres du Conseil des arts d'Écosse pour terminer et corriger son roman, après que le jury lui ait décerné une cote exceptionnelle.

Harry Potter and the Philosopher's Stone paraît donc en 1997, avec un tirage prudent de 5000 exemplaires. Aucun battage publicitaire n'est prévu. Et pourtant, le succès survient presque immédiatement. Dans les cours d'école et les salles de classe, le bouche à oreille a tôt fait de transformer le premier volume des aventures d'Harry en une sorte de livre culte. Les enfants adorent et, bien entendu, les adultes sont ravis. Très tôt en effet, parents et enseignants s'attendent de voir les petits délaisser télévision et jeux vidéos, pour renouer avec ce bon vieux loisir des anciens temps, la lecture ! Et comme ce sont eux qui ont les sous pour acheter, distribuer et offrir les bouquins en cadeau, leur intervention renforce



considérablement la tendance. Il en sera ainsi partout dans le monde : même si ce sont d'abord les enfants qui se passent entre eux le virus de la pottermanie, l'appui presque inconditionnel des grandes personnes amplifie l'expansion du phénomène.

Par conséquent, loin de se tarir comme n'importe quelle mode passagère, le succès d'Harry Potter devient encore plus fort et plus rapide avec la publication du second volume, en 1998. Pour la parution du troisième, les enfants sont si impatients que l'éditeur Bloomsbury trouve plus sage d'attendre après les heures de classe pour le distribuer, de peur que les jeunes Anglais ne sèchent leurs cours et se précipitent en masse chez les libraires !

Au départ, comme dans le cas des Beatles, l'engouement frappe surtout les consommateurs de la perfide Albion. Le produit est « anglais » et il l'est jusqu'au bout des ongles, avec ses rituels de *boarding schools*, ses personnages à l'accent cockney, ses *crumpets* et ses donjons élisabéthains. Il est si anglais qu'on peut douter de son potentiel comme objet d'exportation. Or, chose assez surprenante, dès ses premières semaines d'existence, la renommée d'Harry traverse l'Atlantique et un début de *fandom* se constitue aux États-Unis. Amentés, les éditeurs américains dressent l'oreille. Trois mois seulement après la parution du premier volume, en Angleterre, les droits de reproduction aux États-Unis se vendent aux enchères dans les 100 000 \$. On a encore quelques craintes cependant, car la distance culturelle qui existe entre les lectorats anglo-saxons des deux côtés de l'océan demeure bien réelle. Par prudence, on rebaptise le bouquin **Harry Potter and the Sorcerer's Stone**, pour ne pas effrayer ces petits incultes d'Américains. Précaution peu utile, car il apparaît très vite que la saveur *Old England* prononcée du produit joue fortement en sa faveur. Loin de faire fuir les lecteurs d'autres pays, elle confère au bouquin un cachet exotique, fondamentalement rafraîchissant. Ce n'est pas la première fois que, dans des circonstances similaires, les Américains s'éprennent d'un produit anglais ! Le parallèle avec les Beatles est encore ici assez frappant. Dès que les États-Unis ont adopté Harry Potter, la mondialisation fait le reste. En France, par exemple, les ventes ne commencent à décoller sérieusement qu'à partir du moment où Harry apparaît en couverture du **Time**.

Aux États-Unis même, c'est la folie furieuse. Fin 1998, **Harry Potter and the Sorcerer's Stone** se propulse en tête de la prestigieuse liste des best-sellers du **New York Times Book Review**, délogeant les Grisham et autres habitués du fort tirage. Devant pareil succès, l'éditeur américain (Arthur A. Levine Books) décide de devancer de quelques mois la parution du second volume, prévue pour le mois de septembre 1999. Les deux volumes occupent alors les deux

premières positions de la liste des best-sellers du **New York Times**. Les semaines passent et ils en paraissent indélogeables. À l'automne 1999, lorsque le troisième volume paraît en Angleterre, vingt mille copies en sont aussitôt vendues aux États-Unis, via l'Internet. Dans les deux semaines qui suivent la parution officielle de l'édition américaine, il s'en vend encore un demi-million de copies. Ceux qui espéraient qu'Harry Potter ne soit qu'un feu de paille perdent toutes leurs illusions. Ce sont maintenant les trois premières places de la liste des best-sellers qui restent tenues, semaine après semaine, par les trois premiers Harry Potter. L'arrivée attendue d'un quatrième volume, accompagné cette fois d'une machine promotionnelle digne du lancement d'un nouveau **Star Wars**, fait craindre – à juste titre – aux maisons d'édition américaines que les livres de Rowling continuent longtemps encore de mobiliser la totalité des quatre premières positions de la liste. Il y a des signes qui ne trompent pas, comme ces 350 000 préventes sur le site du géant Amazon.com. Irrités par le fait que plus aucun de leurs livres pour adultes n'arrive à se hisser au sommet depuis des mois, les *majors* de l'édition américaine font pression sur le prestigieux quotidien. À l'été 2000, tout juste avant que ne paraisse **Harry Potter and the Goblet of Fire**, le **New York Times Book Review** décide de prendre les grands moyens pour neutraliser l'effet Potter. Il crée de toutes pièces une section best-sellers pour les livres jeunesse, séparée des livres « pour adultes ». C'est seulement en confinant Harry à cette annexe, ou à ce ghetto livresque, qu'il n'a d'ailleurs aucun mal à dominer, qu'on réussit enfin à l'extirper du sommet de la liste, laissant aux Grisham, King, Clancy et compagnie la place qu'ils leur avaient ravie.

Sans vouloir excuser pour autant ce geste peu *fair play*, il faut ajouter que les craintes des éditeurs américains étaient assez justifiées. Le quatrième volume de la série allait en effet bouleverser une fois de plus toutes les règles. Durant la première moitié de l'an 2000, un *build-up* promotionnel bien dosé avait préparé l'avènement de la date fatidique du 8 juillet 2000, journée annoncée de la parution du livre. Pour stimuler l'appétit, on laissait courir des rumeurs (qu'un des personnages principaux allait mourir, par exemple). Manuscrit et épreuves préliminaires bénéficiaient d'une protection digne des secrets d'État. Pas une ligne ne fut montrée à la presse, aucune prélecture ne fut autorisée. Jamais un bouquin n'aura été attendu avec une pareille impatience. « C'est le plus grand événement de l'histoire du commerce du livre », de déclarer sentencieusement un porte-parole de la gigantesque chaîne Barnes & Noble. Le 8 juillet, dans les pays anglophones, des hordes d'enfants se ruèrent chez les libraires pour

assouvir leurs désirs. Même la discrète J. K. Rowling consentait à se transformer en vedette médiatique. Ce n'est pas en carrosse, ni même en citrouille, que Cendrillon allait se rendre au bal cette fois, mais à bord d'une réplique du Hogwarts Express (Poudlard Express en français), un superbe train privé avec lequel elle allait sillonner l'Angleterre. Partout où elle irait désormais, cette écrivaine complètement inconnue quatre ans plus tôt, devait attirer les foules, comme une star de cinéma ou une chanteuse pop. À Toronto, en octobre 2000, vingt mille personnes se rassemblaient au Skydome pour l'entendre lire des extraits de son plus récent bouquin. Entre juillet et octobre, le bouquin en question s'était déjà vendu à un million d'exemplaires au Canada – et ce, avant même la parution de la traduction française !

Je ne sais pas si c'est pour s'excuser d'avoir bâillonné Harry en le chassant brutalement de sa liste de best-sellers, mais, le 23 juillet 2000, le **New York Times Book Review** publiait une assez longue recension de **Harry Potter and the Goblet of Fire**, sous la signature du pape incontesté du fantastique et de l'horreur, Stephen King. Le texte de l'article, fort bon d'ailleurs, est plutôt sympathique envers Rowling, quoiqu'un peu condescendant par endroits. King rend volontiers à César – ou plutôt à Cendrillon – ce qui lui revient, mais la fin de son article reste un peu ambiguë. Après avoir souligné que le mérite des Harry Potter est d'éveiller des millions d'enfants de onze ou douze ans à la lecture et à la fantaisie, le grand maître prend la peine de rappeler que, pour les seize ans et plus, « il y a aussi ce gars appelé King ».

3. Les ingrédients et la formule

On lit parfois que si Rowling arrive à envoûter les enfants en aussi grand nombre, c'est qu'elle comprend comment fonctionne leur imaginaire et qu'elle sait s'adresser à eux. Je veux bien, mais encore ? Dire que Rowling a du succès parce qu'elle possède la clé du succès ne nous avance pas beaucoup. Et que fait-on des adultes qui composent, ouvertement ou en cachette, une partie substantielle de son lectorat ? Cette capacité de plaire à un aussi large éventail de groupes d'âges constitue une qualité encore plus rare que celle de pouvoir se faire apprécier des enfants. Très peu de livres, explicitement destinés aux jeunes, arrivent à percer en territoires adultes : quelques classiques comme **L'Île au trésor** de Stevenson, les Jules Verne, ou encore certains ouvrages hautement ambigus comme **Alice au pays des merveilles** ou **Bilbo le Hobbit**. Depuis quelques décennies, les BD ont pu jouer un rôle de réconciliation des générations. Mais, dans l'ensemble, la consommation des livres pour jeunes demeure confinée à son lectorat « naturel ». Cela n'a rien



d'étonnant, quand on considère les efforts que font les éditeurs, comme les auteurs, pour tailler leurs produits sur mesure à partir de l'image ou des préjugés qu'ils se font de leur clientèle.

Les aventures d'Harry Potter ne sont pas des BD – bien au contraire, étant donné leur absence totale d'illustrations – mais leur succès dans toutes les couches d'âge s'apparente un peu à celui des meilleures BD trans-générationnelles. Les histoires de Rowling ont ce pouvoir de parler directement à l'enfant, mais leur refus de se plier aux complaisances, aux facilités et aux simplismes associés habituellement à la littérature jeunesse leur donne aussi suffisamment de richesse et de complexité pour ne pas ennuyer l'adulte. Et même le captiver sans doute, s'il a su conserver un peu de son regard d'enfance, ce *sense of wonder* ou ce « troisième œil » dont parle Stephen King et qui est indispensable pour entrer dans le monde des littératures d'imagination. (Voir à ce sujet notre article, « L'Art de la peur », paru dans **Solaris** 120 et reproduit dans **Stephen King: trente ans de terreur**, sous la direction d'Hugues Morin, Alire, 1997.)

Ceci dit, Harry Potter s'adresse d'abord et avant tout aux enfants. Non seulement Rowling adopte-t-elle, sur le plan strictement narratif, le point de vue particulier de ses jeunes héros, mais elle manifeste de façon assez constante un biais anti-adulte prononcé. Dans l'univers potterien, les grandes personnes tendent à être, ou bien des enfants attardés comme le géant Hagrid, ou bien des êtres bornés, étroits d'esprit et tyranniques, quand ils ne sont pas carrément cruels comme le couple Dursley. Rarissimes sont les adultes compréhensifs et sincèrement sympathiques envers le drame que vivent Harry et ses amis. Le couple Weasley

est gentil, mais handicapé par sa pauvreté et son statut social inférieur. Albus Dumbledore et Sirius Black jouent le rôle de génies bénéfiques, mais lointains, et leurs interventions ne se font qu'au compte-gouttes. La majorité du temps, Harry et ses amis sont laissés à eux-mêmes, particulièrement lorsqu'il leur faut affronter les ennemis les plus diaboliques, Voldemort et ses acolytes, ou encore les *Dementors* (Détraqueurs), qui sont tous des adultes.

Mais les enfants grandissent. Et ils changent vite, surtout à l'âge d'Harry. Une des forces de Rowling est de faire « vieillir » ses ouvrages en même temps que son héros. Dans le premier volume, Harry n'a que onze ans. Le monde qu'il découvre avec nous, celui des sorciers, reste encore simple en apparence. Dans chaque volume subséquent, au fur et à mesure que le garçon prend de l'âge, l'univers dans lequel il vit gagne en complexité et en ambiguïté, comme si le regard du personnage se transformait en passant de l'enfance à l'adolescence. La toile de fond, relativement minimale et sommaire dans le premier volume, acquiert de plus en plus d'ampleur, d'épaisseur, mais aussi de zones grises. Le monde des sorciers se développe, il se fait plus fourni et plus substantiel par son histoire, sa géographie, sa culture, sans parler de la bureaucratie qui la gouverne. Les intrigues tendent aussi à devenir plus compliquées, tandis que leur résolution apparaît de moins en moins simple. Le premier volume finit bien, malgré quelques aspects tristes ou négatifs. On ne peut pas dire en revanche que les volumes trois et quatre ont une fin heureuse, puisque la conclusion de l'aventure n'entraîne pas la disparition du danger, mais contribue au contraire à l'exacerber. On pourrait même soutenir que le quatrième s'achève dans un état pire que celui où il a commencé. Le héros en sort flétri, il a perdu son innocence, il a vieilli.

L'effet cumulatif produit par un monde en constant développement, ainsi que par la maturation des personnages, donne aux aventures d'Harry Potter l'apparence d'un grand cycle de fantaisie, évolutif et cohérent. Contrairement à d'autres séries pour enfants qui sont composés d'épisodes séparés et indépendants, il serait absurde de lire les différents volumes autrement que dans l'ordre chronologique. Ma nièce Sophie, à qui une *Muggle* bien intentionnée avait offert le deuxième volume avant le premier, s'est vite trouvée déroutée et a dû abandonner la lecture en cours de route. Si des amis ne l'avaient pas convaincue de redonner sa chance à Harry, en commençant par le début, peut-être serait-elle restée à l'abri de la contagion.

Le monde qu'a composé Rowling, celui des sorciers, ne pêche sans doute pas par excès d'originalité (qui peut prétendre innover vraiment, de nos jours, en littérature fantastique ?) Par contre, les ingrédients qu'elle a réunis forment un ensemble au charme irrésistible.

Même si les intrigues – d’astucieuses applications du bon vieux *whodunit* de tradition britannique – sont suffisamment bien ficelées pour soutenir l’intérêt de la lecture, c’est dans le fourmillement de petits détails insolites et amusants que se situe la vraie richesse des livres de Rowling.

Les sorciers habitent une sorte d’univers parallèle au nôtre, auquel on ne peut accéder que par quelques interstices choisis. Pour se rendre à Hogwarts (Poudlard), par exemple, on doit prendre un train à la gare de King’s Cross. Encore faut-il repérer le quai 9 3/4, qui, comme son numéro l’indique, se trouve quelque part entre les quais 9 et 10, invisible aux yeux du commun des *Muggles*. Dans cet univers parallèle, la technologie moderne ne fonctionne pas. Ni ordinateurs, ni télévision, ni consoles de jeux vidéo, pas même de téléphone. Les automobiles n’ont pas droit de cité, à moins qu’elles aient le pouvoir de voler, comme celle qui conduit Harry au collège dans le deuxième volume. Pour se déplacer, on préfère le balai volant, infiniment plus pratique, à condition d’avoir appris à le manier correctement. Pour livrer le courrier, on a recours à des hiboux spécialement entraînés. Dans presque tous les domaines, l’art de la magie fait office de science et de technologie. Le bestiaire de nos mythologies – les dragons, les basilics, les licornes, les centaures, les hippogriffes – sert de faune locale. Les géants, trolls, gnomes et loups-garous côtoient les êtres humains. Les elfes – qui n’ont rien de commun avec ceux de Tolkien – se chargent des corvées domestiques. Ils sont bêtes, gaffeurs et entretiennent entre eux une mentalité d’esclaves heureux. Ma nièce Sophie ne les aime pas beaucoup et un d’entre eux, celui qui s’appelle Dobby (le Jar Jar Binks de la série) lui tombe carrément sur les nerfs. Notons que Rowling manifeste une attitude un peu équivoque à propos de ses elfes. Quand Hermione Granger, la copine d’Harry, se met en tête de fonder un mouvement d’émancipation de ces besogneuses petites créatures, elle n’obtient aucun succès, ni auprès de ses compagnons, ni auprès des premiers concernés eux-mêmes. Cet épisode très amusant, quoique peu politiquement correct, offre une satire assez féroce de l’idéisme adolescent, quand il se met à vouloir sauver malgré eux tous les canards boiteux du monde.

La magie est un savoir qui s’apprend, un art qui doit être maîtrisé. Qu’ils soient d’ascendance nobiliaire ou non, les jeunes apprentis sorciers ont besoin de passer par une école spécialisée, comme Hogwarts ou Beauxbâtons (en France). Hogwarts a tout du *boarding school* sélect privé, qui forme la crème de l’élite britannique depuis des siècles. Rowling elle-même n’a pas fréquenté ce genre d’institution, mais elle sait admirablement en évoquer tous les stéréotypes. Bien sûr, elle en offre une version de haute fantaisie, avec fantômes

errants, passages secrets et donjons, mais elle l'a fait avec une telle conviction qu'elle donne envie à tous de s'inscrire à ce genre d'école. Il paraît d'ailleurs que les *boarding schools* anglais, en déclin depuis de nombreuses années, ont vu leur fréquentation recommencer à croître depuis le succès des aventures d'Harry Potter.

Les personnages principaux des histoires de Rowling sont à la fois bien campés et assez peu fouillés. L'auteure évite soigneusement d'étirer ses descriptions de personnages ou de tomber dans le piège d'un « psychologisme » qui serait déplacé dans le contexte et ralentirait l'action. Les personnages sont là pour faire entrer le lecteur dans le livre, ce qu'ils réussissent sans problème. Leur vie intérieure nous échappe, mais, au fond, comme le dit si bien ma nièce Sophie, « c'est l'histoire qui compte ». Même Harry n'a finalement pas beaucoup d'épaisseur. Qui est-il au fond ? Que pense-t-il réellement ? On n'en sait rien. Il traverse les épreuves, manifeste des doutes, montre du courage, mais, sur l'essentiel, il subit les événements. Moins actif que réactif, il est comme n'importe quel enfant aux prises avec ses peurs et avec les contraintes que lui impose le monde adulte. Chose certaine, c'est bien à Harry et à personne d'autre que les jeunes lecteurs s'identifient, tout au long des récits. Les filles autant que les garçons, me confirme Sophie.

Au point de départ, dès les toutes premières lignes du récit, le sort du malheureux apitoie. Harry est l'orphelin classique des histoires pour enfant, maltraité par une famille d'adoption cruelle. C'est *Oliver Twist* revu par Roald Dahl : un garçon martyrisé, obligé de coucher dans une armoire sous l'escalier, sous-alimenté, brutalisé, aussi bien par l'infâme couple Dursley que par son cousin, le très porcine Dudley. On ne cesse de l'humilier, physiquement comme psychologiquement. Pour cadeau de Noël, par exemple, l'affreuse tante Marge lui offre une boîte de biscuits pour chien ! Que Harry parvienne malgré cela à conserver une bonne humeur stoïque dépasse l'entendement. Heureusement, un jour, tout bascule dans sa vie. Ce n'est pas une bonne fée, mais un géant hirsute, haut en couleurs, qui vient le chercher pour le conduire au royaume des sorciers où il est accueilli en héros. Une fois de plus, le parallèle avec Cendrillon saute aux yeux, quoique, me signale avec insistance Sophie, Harry est né sorcier, il ne le devient pas.

Ce triomphe initial reste de courte durée. Harry a pu échapper au joug des Dursley, mais le monde enchanté dans lequel il se réfugie n'a rien d'un Club Med. À Hogwarts (Poudlard), il faut trimer dur, obéir à des règles sévères, affronter la méchanceté, l'injustice, le mépris. « Une école peut être un sanctuaire pour un enfant, dit Rowling, mais peut être aussi un endroit extrêmement effrayant. Les enfants savent être si cruels les uns envers les autres. » Dans un revirement

qui peut apparaître bizarre, sinon incohérent (mais qui finit par s'expliquer plus tard), le même Harry Potter que l'on accueillait en héros devient rapidement le souffre-douleur d'une partie des élèves et d'au moins un professeur. Et dans un autre revirement, moins explicable celui-là, Harry devient un as du Quidditch, le sport national des sorciers. Qu'est-ce que le Quidditch ? Il faut imaginer une mixture hautement improbable du cricket, de hockey, du soccer et du basket-ball, qui se joue dans les airs à califourchon sur des balais volants. Les descriptions de matches de Quidditch – il y a un superbe tournoi international dans le quatrième volume – comptent au nom des perles de l'univers de Rowling. Sur ce point, je serais assez d'accord avec ma nièce, qui m'affirme que ce sont ses passages préférés. Certes, les prouesses sportives d'Harry contribuent à mettre un peu de baume sur ses malheurs, mais elles me semblent un peu artificiellement plaquées sur le personnage, difficiles à concilier en tout cas avec l'image de maigrelet solitaire à lunettes que Rowling nous a dépeint auparavant.

Si le garçon est plus heureux à Hogwarts que chez les Dursley, c'est surtout parce que, pour la première fois de sa vie, il se fait des amis. Ceux qui vont partager ses aventures, Ron Weasley et Hermione Granger, forment respectivement les pointes gauche et droite d'un triangle infernal dont Harry occupe le sommet. Ron est un brave garçon qui appartient à une famille nombreuse, pauvre et très colorée (rousse en fait). Brouillon et têtu, sa pauvreté lui pèse. Il voudrait bien se révolter, mais n'arrive à exprimer que son dépit. Hermione Granger a plus de relief. Petite ratte de bibliothèque, cérébrale et forte en classe, elle est aussi autoritaire, intransigeante et a volontiers tendance à sermonner son prochain. Rowling prétend qu'elle lui ressemblait à cet âge. Bien que ses connaissances soient précieuses à bien des moments, Hermione a surtout le don d'irriter ses compagnons. Chose curieuse, le fait qu'elle soit une fille n'entre pas beaucoup en considération avant que la puberté ne commence à faire quelques ravages sournois dans le quatrième volume. On voit alors Hermione faire une entrée remarquable, et passablement remarquée, à l'occasion d'un certain bal.

Si Ron est infériorisé par sa pauvreté, Hermione l'est surtout par sa condition de *Mudblood* (Sang-de-Bourbe). Dans la société des sorciers, il existe une aristocratie jalouse de ses privilèges et peu favorable à ce que des enfants d'extraction roturière (lire : *Muggle*) soient admis à la même école que les petits sang bleu. Or, les parents d'Hermione ne sont pas des sorciers, comme se plaît à le rappeler avec sarcasme l'infiniment détestable Draco Malfoy (Drago Malefoy en français). Cette question de la tolérance raciale et ethnique, posée

en termes assez typiquement britannique, joue un rôle de plus en plus important dans la série. Ainsi, Albus Dumbledore, le bienveillant directeur d'Hogwarts, subit l'hostilité croissante de certaines factions qui lui reprochent d'ouvrir les portes de son école avec trop de libéralité – ce qui explique sans doute la présence d'élèves portant des noms comme Cho Chang et Parvati Patil, par exemple. Dans le quatrième volume, on voit les partisans du diabolique Voldemort se transformer en une sorte de Ku Klux Klan monté sur balais et pourchasser tout ce qui n'a pas le taux de pureté d'hémoglobine qu'ils exigent.

Plus que le trio central des héros, c'est dans la galerie des personnages secondaires et des figurants qu'il faut chercher les plus savoureuses créations de Rowling. Les professeurs sont d'extraordinaires caricatures des maîtres que nous avons tous eus. Qui n'a jamais eu affaire à un vaniteux comme Gilderoy Lockhart ou à un sadique comme Severus Snape (Rogue)? J'avoue aussi avoir un faible pour les fantômes, particulièrement pour Moaning Mimi (Mimi Geignarde) qui hante les toilettes des filles et en pince pour Harry, ou pour Sir Nicholas de Mimsy-Porpington, alias Nearly Headless Nick (Nick Quasi-Sans-Tête). Mais mon préféré est cet extraordinaire professeur Binns qui enseigne l'histoire de la magie, la matière la plus « ennuyante » du programme, et qui est mort un jour, sans s'en rendre compte, puisqu'il continue depuis à donner son cours à l'état spectral, comme si rien ne s'était passé. (Je pourrais jurer avoir déjà eu un ou deux professeurs comme lui.)

On aura compris que l'humour est une des grandes forces du style et de l'imaginaire de Rowling. Plus que les facéties de collégien des jumeaux Weasley ou du fantôme Peeves, plus qu'un comique de situation parfois hilarant, comme la scène où Hermione rate sa potion à cause d'un poil de chat, c'est surtout le ton pince-sans-rire assez constant et si délicieusement *british* qui compose le plus beau fleuron de cet humour. La narration se déploie avec une élégance, une légèreté et une touche d'ironie qui tranchent avec le ton plutôt alambiqué des séries de fantasy de modèle courant. Ici encore, l'invention se retrouve dans le petit détail. Les friandises, par exemple, valent le détour, comme les *Chocolate Frogs* (Chocogrenouilles) ou les très fameuses *Bertie Bott's Every Flavor Beans* (Dragées-surprises de Bertie Crochue) aux saveurs les plus invraisemblables : épinards, foie et tripes, choux de Bruxelles...

Malgré l'humour, l'élément sombre prend graduellement de plus en plus d'importance avec la série. Sur ce plan, Rowling connaît ses classiques : tout le premier chapitre du quatrième volume aurait pu facilement être écrit par Stephen King lui-même. L'Ennemi suprême

de sa série, son Darth Vader, porte le nom très évocateur de Voldemort, ci-devant Seigneur des ténèbres. Comme d'autres Ennemis suprêmes du même type, il représente la quintessence du mal pour tous, et particulièrement pour la famille Potter, sur laquelle il s'acharne avec une effroyable fixation. Ce grand vilain a cependant un peu de mal à s'imposer dans toute son horreur, puisque Rowling commet l'erreur de le ridiculiser dès le départ. En effet, si Harry est accueilli en héros à Hogwarts, c'est qu'il a réussi autrefois, alors qu'il n'était qu'un bébé vagissant, à faire s'enfuir le puissant Seigneur des ténèbres. Rowling se donne ensuite bien du mal pour nous persuader qu'un tel adversaire mérite le respect et la terreur qu'il inspire : à peu près tous les personnages ne veulent plus se référer à lui autrement qu'en l'appelant « Vous-savez-qui » ou « Celui-dont-on-ne-prononce-pas-le-nom ». Il n'en subsiste pas moins une sorte de déséquilibre entre sa réputation diabolique et la facilité avec laquelle Harry a pu se débarrasser de lui, onze ans plus tôt. Comble d'humiliation, dans le premier volume, la méchanceté du professeur Snape (Rogue) ou celle de la famille Dursley apparaissent beaucoup plus menaçantes pour Harry que peut l'être ce Voldemort.

Rowling commet peut-être une autre erreur en mettant en scène les *Dementors* (Détraqueurs), dans le troisième volume. Non seulement, ces gardiens de la prison d'Azkaban, créatures spectrales et glaciales qui sement le désespoir dans l'âme des condamnés, ont quelque difficulté à passer pour de simples fonctionnaires, mais elles nuisent à Voldemort en donnant l'impression d'être infiniment plus affreuses que lui. Par bonheur, Voldemort se rattrape quelque peu par la suite. Dans le quatrième volume, on le voit s'entourer de ses valets, les sinistres *Death-Eaters* (Mange-la-mort). Mais, là encore, on peut trouver qu'Harry se tire un peu facilement de son long duel avec lui. Si le Seigneur des ténèbres continue de gagner en crédibilité de livre en livre, il devrait approcher de la stature d'un Sauron vers la fin du septième et dernier volume de la série, lequel, comme tout le monde s'en doute, devrait faire autour de 4000 pages.

4. Bon, et alors ?

On aura compris que je ne suis ni hostile ni imperméable à la qualité du travail de J. K. Rowling. Certes, je ne partage pas l'enthousiasme de ma nièce et de ses amis, mais j'ai aussi quelques années d'expérience de lecture de plus qu'eux. J'en ai vu d'autres, quoi.

Si je reste aussi perplexe, c'est que je ne peux m'empêcher de faire abstraction des nombreux « handicaps » qui auraient dû empêcher ces livres, en théorie, d'obtenir plus qu'un vague succès d'estime. Quels handicaps ? J'en vois au moins cinq. Premièrement, ce sont des

ouvrages pour enfants et donc, en partant, limités quant à leur public cible. Deuxièmement, leur longueur ainsi que leur complexité dépassent les normes admises en littérature jeunesse (a-t-on idée de l'abîme qui sépare le monde des Teletubbies de celui d'Harry Potter?). Troisièmement, les ouvrages de Rowling sont plus anglais encore que la monarchie et dégoulinent d'une saveur *british* si prononcée qu'elle aurait dû décourager toute tentative d'exportation. Quatrièmement, la série ne repose sur aucun support médiatique et n'a donc pas bénéficié des rampes de lancement habituelles qu'ont les adaptations livresques de films ou de séries télévisées à succès. Cinquièmement, pour les trois premiers volumes tout au moins, les campagnes de promotion sont restées relativement modestes.

Ça fait beaucoup de handicaps pour un des phénomènes les plus ahurissants de toute l'histoire de l'édition ! Aucune explication un peu simpliste ne suffit à rendre compte du phénomène Potter. Pour commencer à y comprendre quelque chose, il faut plutôt chercher du côté d'une conjonction assez heureuse de quelques facteurs déterminants.

Prenons la qualité des livres. À mon avis, aucune autre cause n'explique l'enthousiasme que la série a pu susciter, au point de départ, chez les jeunes. Si les enfants d'à peu près toute une génération ont choisi d'élire Harry Potter comme leur héros de référence, on le doit aux seuls mérites de J. K. Rowling. Je lui lève donc mon chapeau, avec une sincère admiration, quoique je n'envie guère la pression qui doit s'exercer sur ses frêles épaules pour la parution du prochain volume !

Mais cette qualité intrinsèque des livres n'est pas si extraordinaire qu'elle puisse expliquer des tirages aussi colossaux. L'intervention des adultes a joué un rôle déterminant, en venant renforcer très tôt l'engouement des jeunes. Je soupçonne qu'une des raisons pour lesquelles parents et enseignants ont réagi à peu près partout de façon aussi positive est que les bouquins ne sont pas des produits dérivés du grand ou du petit écran. Ce qui aurait pu, normalement, constituer un handicap, est devenu ici un atout. Aux yeux des adultes, Harry Potter est le héros qui a réussi à sauver leur progéniture d'une aliénation (forcément malfaisante) à la télévision et aux jeux vidéos. Pas étonnant qu'aujourd'hui, offrir un livre de Rowling est pris comme synonyme d'encourager la lecture chez les jeunes.

Cette coalition universelle enfants-parents a certainement influencé la hausse précoce des chiffres de vente. Non seulement a-t-elle permis aux livres de Rowling de se répandre comme une épidémie au sein du public cible « naturel » d'Harry Potter, mais elle leur a ouvert les portes de tout un lectorat adulte qui, autrement, serait sans doute passé à côté de la pottermanie.

Bien d'autres facteurs sont venus s'ajouter. D'abord, l'engouement chronique des Américains pour certains produits anglais qui, par effet de mimétisme, a automatiquement catapulté d'Harry Potter au rang de vedette internationale sur le reste de la planète. N'oublions pas la résurgence de l'ésotérisme et du fantastique en Occident au cours des dernières années, qui fait que le monde des sorciers de Rowling tombe pile dans l'esprit du temps. Ou encore l'histoire touchante et la personnalité de l'auteure elle-même, qui confèrent un « visage humain » à toute cette entreprise. Sans parler de l'existence de cette prodigieuse machine à rumeurs qu'est l'Internet et qui a, non seulement fait connaître les livres de Rowling à la grandeur du monde, avant même qu'ils ne soient traduits, mais a fortement pistonné leur mise en marché mondiale.

Disons en somme qu'une pluralité de facteurs ont convergé pour assurer cette expansion quasi-inflationnaire qu'a connue le phénomène Potter et pour faciliter son auto-perpétuation. Au début de cet article, je parlais d'une épidémie. La métaphore n'est pas fortuite, même si le virus ici est de type culturel (certains scientifiques parleraient de « mémétique »). Le processus de contamination qui a commencé, il y a quatre ans, dans les cours d'école d'Angleterre, a fini par le répandre à la grandeur du monde Muggle, de façon bien plus efficace que la maladie de la vache folle ou la fièvre aphteuse. Quand partout, des tas de gens se décident à acheter un livre, non pas parce qu'ils en ont spécialement envie, mais parce que tout le monde l'a lu et le commente, l'effet multiplicateur devient géométrique. Plus il y a de gens infectés, et plus l'infection continue de se propager. (Au Québec, on connaît bien ce phénomène, sous le nom de « loi des saucisses Hygrade ».)

D'autres livres auraient-ils pu connaître un destin similaire? Des romans jeunesse de qualité, il s'en écrit et s'en publie dans presque tous les pays. Aucun n'approche le succès des Harry Potter. Pourquoi? Pourquoi lui et pas les autres? Qu'est-ce qui fait que l'ensemble de la production courante, un disque, un livre ou un film se met tout à coup à émerger de la masse pour faire un chahut foudroyant? Personne ne le sait vraiment. S'ils connaissaient la réponse, les spécialistes de la mise en marché feraient mouche à tout coup (ce qui n'est manifestement pas le cas...).

Dans un magasin de jouets, l'autre jour, quand j'ai aperçu ce gringalet d'Harry Potter côtoyer les figurines d'action habituelles des super-héros dopés aux stéroïdes, des lutteurs et des monstres sanguinolents, je me suis dit que personne – absolument personne! – n'aurait pu prévoir une pareille chose, il y a quatre ou cinq ans. Les fabricants de produits de consommation pour enfants n'ont pas plus

d'imagination ni de perspicacité que le reste du monde; ils se basent sur ce qui a eu du succès dans le passé et cherchent à en recopier la recette. Mais reproduire ne garantit pas le succès. Pas plus qu'innover d'ailleurs. Le secret est dans la sauce, quelque part. Mais où ?

Je ne crois pas que J. K. Rowling connaît la réponse. Mais c'est un peu de ça que ma nièce Sophie aimerait lui parler, si elle avait le bonheur de rencontrer un jour la mère d'Harry Potter. Elle lui demanderait, non pas comment vendre autant de livres, mais comment en écrire d'aussi bons. La question ne serait pas désintéressée. Mademoiselle Sophie a en effet ses propres ambitions littéraires et mijote des projets de roman dont elle m'a glissé un mot. On savait que les aventures d'Harry Potter répandaient partout le goût de la lecture chez les jeunes. Mais se pourrait-il qu'ils propagent aussi le virus de l'écriture ?

En ce cas, encore une fois chapeau, madame Rowling ! Et même si, pour en arriver là, quelqu'un dans cette histoire a été obligé de vendre son âme à Vous-savez-qui – ou pire ! – eh bien, que les puissances concernées en soient remerciées !

Alain BERGERON





Chapitre 5 : Hannibal dévore tout sur son passage et il n'est pas le seul à s'offrir un deuxième service...

La saison hivernale n'aura pas été très généreuse en nouveaux films de science-fiction ou fantastique sur nos écrans. Mais la quantité des derniers mois n'avait pas nécessairement été un gage de qualité, n'est-ce pas ? Ainsi, parmi les nouveautés, je note un niveau global plus relevé que dans ce qui nous a été offert ces derniers mois. Notons aussi que les distributeurs ont repoussé la sortie de quelques films pour ne pas se faire manger par **Hannibal** au box office. Car le film de Ridley Scott, suite de **Silence of the Lambs**, était certainement le plus attendu. L'action de **Hannibal** met l'accent sur ce personnage qui aidait l'agent spécial du FBI, Clarice Sterling, à retrouver un tueur en série dans le premier film.

Cette suite se déroule donc dix ans après les événements de **Silence of the Lambs**. C'est dire qu'il a eu à répondre à des attentes très élevées, attentes qui n'ont pas été déçues. Ridley Scott, réalisateur de **Gladiator** l'été dernier, livre un autre grand film, rien de moins. Nous retrouvons dans **Hannibal** toute la subtilité, l'horreur et la terreur que nous avons ressenties au visionnement du premier film. Le scénario réussit ainsi une chose très rare : nous ramener dans l'univers de personnages que nous avons connu il y a longtemps et conserver la même ambiance autour de ceux-ci, tout en leur prêtant une évolution personnelle

très crédible pendant les dix années écoulées. Je ne pensais pas, en sortant de ma séance, qu'aucun spectateur puisse être déçu. Les critiques mitigées m'ont beaucoup surpris.

Le déroulement suit le même rythme que dans le premier film. La grande différence, c'est que cette fois-ci, Hannibal Lecter est au premier plan, tandis qu'autour de lui plusieurs intrigues s'entrecroisent. Les conversations envoûtantes de Hannibal Lecter toujours au rendez-vous, son humour noir également. On se souvient de la dernière phrase du premier film : « Je vous laisse, j'ai quelqu'un pour dîner. » Même chose ici lorsqu'il répond à la femme d'un détective sur ses projets en Italie, en disant quelque chose comme : « Oh, je découvre la cuisine locale. »

Le tour de force de ce film (comme du premier), c'est que nous n'arrivons pas, malgré toutes les horreurs qu'il commet, à détester Hannibal Lecter ! Pire, lorsque l'on parle du film, après coup, celui que l'on appelle le « méchant » est en réalité une de ses anciennes victimes qui désire se venger ! Certes, ce personnage (joué par Gary Oldman) est pathétique, mais dans tout autre film « ordinaire », il aurait représenté le « bon » et non le « méchant ». Scénario brillant, réalisation soignée et interprétation sans faute. Notamment de la part de Julian Moore qui reprend le rôle de Clarice. Succéder à Jodie Foster qui avait remporté un oscar pour son interprétation dans **Silence of the Lambs** n'était pas un défi facile. Or, l'actrice le relève haut la main.



Et l'horreur dans tout ça ? Car il s'agit en principe d'un film pour faire peur ! **Hannibal** démontre combien il est inutile de tenter d'effrayer avec des maniaques qui zigouillent leurs victimes l'une à la suite de l'autre avec une scie mécanique en faisant gicler le sang... Non, il suffit d'un peu d'intelligence, de subtilité, et surtout, chose qui fait cruellement défaut à presque tous les films d'horreur : de la cohérence. Juste pour avoir réussi un bon film de peur sans failles béantes dans l'intrigue, Scott mériterait un oscar spécial ! L'horreur vient de ce satané Lecter, que l'on voit plus dans son intimité dans le premier film, où il était prisonnier pratiquement tout le long. Cette promiscuité avec le célèbre cannibale est à la fois fascinante et repoussante. Jamais personne ne pourra oublier la scène de confrontation finale, d'une horreur sans nom malgré l'ambiance calme qui y règne. Car, comme dans **Silence of the Lambs**, **Hannibal** n'est pas un de ces films où tout explose et où les poursuites durent une demi-heure. Subtilité ! Ce film démontre bien la différence entre l'horreur et la terreur. Pas besoin de grosse musique. Juste un regard le Lecter, et son petit sourire, et vous avez un frisson qui vous descend tout le long de la colonne vertébrale. Il joue sur les deux tableaux, mais terrorise plus que cinquante autres films d'horreurs réunis !

Faire une bonne suite n'est certainement pas facile. Des centaines de films sont malheureusement là pour le prouver. Parmi les rares réussites, on peut citer **The Godfather, Part II**, la seule suite à avoir remporté l'oscar du meilleur film, en 1974 ; **The Empire Strikes Back**, la suite de **Star Wars**, qui avec le temps, s'est avéré meilleur que le premier, et... et quoi au juste ? On peut ajouter **Hannibal** à cette courte liste. Note intéressante : le premier week-end d'exploitation de **Hannibal** le classe parmi les trois meilleurs démarrages d'un film dans l'histoire du cinéma. Juste après **The Lost World** (suite de **Jurassic Park**) et **The Phantom Menace (Star Wars – Episode I)**. Ce qui démontre à quel point les suites sont attendues, même si c'est pour décevoir.

Terminons au sujet d'**Hannibal** avec deux informations récentes. Une chaîne de télévision a acheté les droits de diffusion pour l'année 2003 et Ridley Scott leur a proposé son montage original, d'un peu plus de trois heures. Enfin, la popularité de Lecter a encouragé les producteurs à préparer le film **Red Dragon**, basé sur le premier roman de Thomas Harris mettant en scène son célèbre cannibale, déjà été adapté au cinéma par Michael



Mann sous le titre **Manhunter** (en version française, le film s'intitulait **Le Sixième Sens**). Hopkins a décliné le rôle, et les producteurs se sont alors tournés vers Jude Law pour interpréter Hannibal, plus jeune.

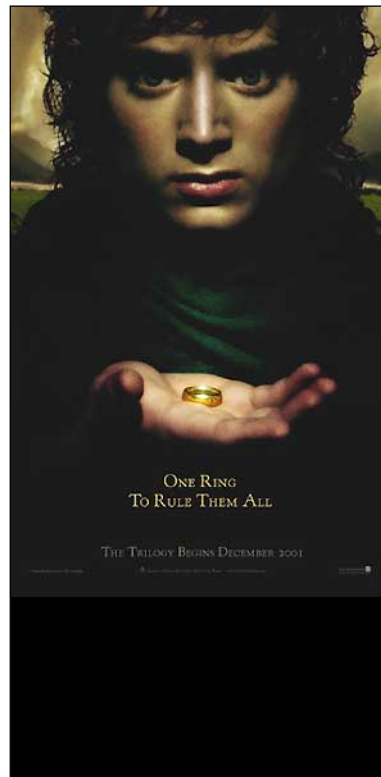
J'ai enfin pu voir **Crouching Tiger Hidden Dragon** d'Ang Lee. Même s'il s'agit d'un film sorti l'an dernier, il a mit du temps à se frayer un chemin sur les écrans de l'Amérique du Nord. J'ai pu le voir en version originale chinoise, avec sous-titres anglais. Ce n'est peut-être pas la meilleure combinaison, puisque mon attention était un peu attirée par la lecture des sous-titres dans une langue seconde, mais malgré tout, il vaut largement le prix de son billet d'entrée !

Malgré ce qu'on peut imaginer, ce n'est pas réellement un film d'action, ni même de combats d'arts martiaux, même si de nombreux combats sont montrés. C'est beaucoup plus intéressant que ça, oserais-je dire. L'art dont il est question n'est seulement qu'évoqué, mais il s'agit d'un art traditionnel suprême dont les adeptes, exclusivement masculins – officiellement –, atteignent un tel niveau de contrôle qu'ils peuvent littéralement voler. Ce qui transforme l'ensemble en un film lyrique et poétique, même dans ses combats totalement improbables. Le film adopte une

esthétique qui rappelle la fantasy et le fantastique ; il faut que le spectateur suspende son incrédulité et accepte la réalité de cet art martial pour pouvoir embarquer.

Mais **Crouching Tiger Hidden Dragon** est aussi un film romantique, et cette orientation lui donne une dimension différente. Le fait que se soient des femmes qui combattent la plupart du temps (elles ont appris en marge de l'enseignement officiel) donne aussi une saveur particulière à ce film. Sans oublier ces combats à l'épée, qui auront toujours quelque chose de noble malgré leur violence. Certes, après coup on se rend compte que le scénario campe des personnages un peu stéréotypés, mais cet aspect ne nuit jamais au plaisir éprouvé au visionnement. C'est assurément un des meilleurs films de l'année dernière, qui n'a pas volé ses oscars, dont celui du meilleur film étranger et celui de la direction artistique. Si vous avez l'occasion de le voir, n'hésitez pas une seconde.

Parmi les nouveautés cinéma, il faudrait mentionner deux bandes-annonces qui font réagir les foules en salles. D'abord celle de **A.I.**, le prochain Spielberg. Une bande-annonce tout en subtilité, qui laisse les gens perplexes, jusqu'au moment où le nom du réalisateur apparaît. Le cas de **Lord of the Rings** est beaucoup plus fascinant et rappelle un peu celui de **The Phantom Menace**. En effet, certains cinémas ont dû resserrer les règles sur les remboursements de billets puisque des cinéphiles payaient pour aller voir la bande-annonce de **Lord of the Rings** et sortaient ensuite de la salle ! Notons que cette dernière bande-annonce est certainement la plus ambitieuse que l'on ait vue au cinéma : elle annonce la sortie des trois films pour les mois de décembre de 2001, 2002 et 2003.





Les amateurs de Tolkien et de films de genres seront certainement au rendez-vous, mais le public en général sera-t-il de la partie? Rendez-vous en décembre 2001 pour le premier: **The Fellowship of The Ring**.

Je serai plus expéditif avec les films moins intéressants du trimestre. Je n'ai pas vu **Down To Earth**. Je ne peux donc pas le juger pour ce qu'il est mais j'ai vu sa bande-annonce, et j'ai aussi vu le film dont il s'inspire librement, **Heaven Can Wait** (1978), réalisé et interprété par Warren Beatty. Ce dernier film était lui-même un remake de **Here Comes Mr. Jordan** (1941), film adapté d'une pièce de théâtre, **Heaven Can Wait**, et dont on a aussi produit une comédie musicale, **Down To Earth** (en 1947). Mais qui a dit qu'Hollywood était en manque de scénarios originaux? Le film de Beatty m'a laissé un souvenir léger et charmant mais la bande-annonce de **Down To Earth** m'a laissé de glace. De toute manière, l'argument fantastique ou SF de ce film le situe en bordure de nos genres puisque comme pour d'autres productions récentes (je pense à **Family Man** ou **What Women Want**), il n'est que le prétexte à une histoire qui, elle, est réaliste.

Chaque trimestre semble nous apporter au moins un film d'horreur sans intérêt. Cette fois-ci, il s'agit de **Valentine**. Une cent-trente-huitième variation sur le thème du tueur qui décime son entourage. Dans cette version, le tueur est ado, et masqué. Mais qui a dit qu'Hollywood était en manque de scénarios originaux? **Valentine**, tout comme **Down To Earth**, est rapidement disparu des écrans de cinémas: la première semaine d'exploitation n'a pas été si mauvaise, mais le nombre d'entrée a ensuite connu une chute vertigineuse, signe évident d'un bouche à oreille désastreux. L'impopularité d'un film au box office n'est pas nécessairement une preuve qu'il est mauvais. Les bons films, même très peu populaires, demeurent cependant à l'affiche un

certain nombre de semaines, ne serait-ce que dans des salles qui osent programmer du cinéma différent ou dans les salles de répertoire. Le retrait rapide et définitif d'un film des salles est un très mauvais signe.

En cas de pénurie cinéma, nous pouvons toujours nous tourner vers les nouveautés en vidéo. Le seul film récent que je n'avais pas vu et recensé ici est **Bedazzled**, de Harold Ramis. Il s'agit d'une variation sur le thème des trois vœux. Dans cette version, le diable est joué par Elizabeth Hurley, ce qui propulse le film à un niveau acceptable. Mais encore ici, l'argument fantastique est simplement un prétexte pour faire autre chose. Pour de la SF, de la vraie, vous pouvez toujours vous rabattre sur les cassettes de la série télé **Dune**, nouvelle adaptation du roman de Frank Herbert. Pour les amateurs qui n'avaient pas aimé la version cinéma de David Lynch (moi, j'avais plutôt aimé, je ne voyais pas comment il aurait pu faire mieux, compte tenu des contraintes), une version plus longue vous attend sur les tablettes de votre club vidéo.

Vous pouvez aussi tenter l'expérience proposée par **Time Code**, un autre film qui n'est pas SF ni fantastique, mais qui a été réalisé par Mike Figgis, un cinéaste qui aime l'expérimentation (il a aussi tourné des films plus connus, comme **Leaving Las Vegas**). **Time Code** a ceci de particulier qu'il nous montre simultanément quatre histoires, chacune occupant le quart de l'écran. Quatre histoires qui s'entrecoupent, filmées en temps réel, sans montage, en format vidéo. Ainsi, tout le film a été tourné en une seule longue prise de 90 minutes à l'aide de quatre caméras qui suivaient les protagonistes. La chose est d'ailleurs plus difficile à réaliser que l'on pense, notamment au niveau de l'interprétation, qui doit être chronométrée à la seconde près pour que les scènes s'emboîtent lorsque deux parties se rejoignent.

Même si j'admire énormément l'exercice, il en résulte un film assez brouillon. Nous tentons constamment de suivre les quatre histoires, sans pouvoir se concentrer et réellement profiter de l'une plus que de l'autre. Il faut dire que Figgis triche tout de même un peu. Il arrive que pendant que deux histoires se déroulent, les deux autres stagnent complètement. C'est inévitable s'il ne veut pas perdre son spectateur, me dira-t-on, mais justement, si le concept est voué à l'échec sans qu'on ne triche un peu avec, pourquoi l'utiliser ? Peut-être Figgis s'est-il tellement concentré

sur l'idée et la technique qu'il en a oublié de raconter une histoire intéressante? Ou bien il n'avait rien à foutre de l'histoire en elle-même, mais voulait simplement expérimenter pour expérimenter? Le titre laisse croire que la seconde hypothèse est la bonne. Bref, je lui accorde le succès technique, mais **Time Code** n'est pas pour autant un film agréable à visionner, surtout en vidéo, chaque histoire apparaissant dans de tout petits cadres. Mais je doute que j'aurais réellement plus apprécié voir **Time Code** en salle. Même si l'idée est intéressante d'un point de vue intellectuel, je préfère la bonne vieille méthode de faire du cinéma!

Une autre source de films, lorsque vous avez épuisé le cinéma et la vidéo, c'est maintenant l'Internet.

Mentionnons tout de suite que je ne suis pas un fan de la chose. J'imagine qu'avec un équipement très haut de gamme, un grand écran, des périphériques rapides (modem, fournisseur, disque rigide, etc.) et, ma foi, vingt ans de moins, je trouverais peut-être la chose plus excitante. Suis-je déjà si vieux?

Commençons par le commencement. Il existe actuellement plusieurs sites sur la toile consacrés à la distribution de films. La plupart des films disponibles sont des courts-métrages. La raison est évidente: un film prend beaucoup, beaucoup, beaucoup d'espace mémoire et est donc très long à télécharger d'un serveur à un ordinateur personnel. Ces sites n'utilisent pas tous la même technologie ni le même format de fichier – nous sommes dans l'univers de l'informatique, rappel. Imaginez qu'à votre club vidéo les films soient disponibles en trente formats différents, selon le film, et que vous ayez besoin d'un paquet d'accessoires à brancher sur votre magnétoscope pour être capable de les voir? Eh bien, les films sur l'Internet, c'est ça. Et je ne parle pas des formulaires d'inscription avec nom d'utilisateur et mots de passe et tout le blabla habituel de ces sites web. C'est comme si on me demandait mon CV à chaque fois que j'entrais au cinéma!

S'il y a tout de même un point fort positif à retirer des premières visites sur ces sites, c'est qu'ils permettent ce qui n'a jamais été possible auparavant: une bonne distribution des courts-métrages. Une bonne part des courts-métrages disponibles sur les sites que j'ai visités (voir leurs coordonnées à la fin de cette chronique) relève d'ailleurs de nos genres de prédilections. Et même si plusieurs montrent que les jeunes réalisateurs et scénaristes

de ces films n'ont pas nécessairement beaucoup d'imagination concernant les histoires, on trouve dans le lot des pièces plus intéressantes.

Car même si la plupart de ces parodies ne dépassent pas le niveau du gag de leur titre – je mentionnerai des titres comme **The Curse of Darth Maul, Star Wars II fan trailer** et toute une variété de produits dérivés d'amateurs ou de jeunes professionnels – on peut toutefois télécharger d'excellents produits dérivés (ou pas si dérivés que ça, en fait) comme le **George Lucas in Love** de Joe Naussbaum. Les visiteurs du festival R2K s'en souviendront d'ailleurs. Et puis, on ne trouve pas que du matériel de jeunes inconnus sur ces sites mais aussi des films de quelques noms plus familiers des lecteurs de **Solaris**, par exemple **The Forbidden**, réalisé par Clive Barker.

Reste que toute l'affaire finit par ennuyer. Lorsqu'on ne se fatigue pas de l'écran trop petit ou de la qualité sonore médiocre fournie par l'ordinateur, on éprouve des problèmes de connexions, de transfert de fichier, ou d'images en « *realtime* » qui arrivent par à-coups sans que l'on ne sache si c'est la faute de l'ordinateur ou bien si le film a été tourné comme ça. Bref, le visionnement de films par l'Internet demeure pour moi une avenue qui sera peut-être intéressante dans le futur mais qui reste un exercice plus difficile que plaisant pour le moment. Je préfère encore voir un film en vidéo ou en salles, c'est beaucoup moins compliqué !

Eh bien, comment conclure une saison aussi peu fournie, sinon en jetant un œil sur celle qui s'en vient ? Peu de choses avant le mois de mai, la grosse saison des superproductions. **The Mummy Returns** sort le 4 mai et **Ginger Snaps** une semaine plus tard : une comédie satirique qui raconte l'histoire d'une jeune fille loup-garou. Le 8 juin, il y a d'abord la comédie **Evolution**, avec David Duchovny, puis **Tomb Raider** le 15, avec Angelina Jolie dans le rôle de Lara Croft. Le très attendu **A.I.** – pour *Artificial Intelligence* –, réalisé par Spielberg, qui arrive le 29, projet légué par Kubrick. C'est une adaptation de la nouvelle « Super-Toys Last All Summer Long » de Brian Aldiss. Notons que Spielberg avait alors repoussé le tournage de **Minority Report**, annoncé dans ma toute première chronique « Sci-Néma » (à l'été 1999). Eh bien, le tournage de ce dernier film débute ces jours-ci, en avril 2001, avec Tom Cruise dans le rôle principal de cette histoire adapté

de la nouvelle de Philip K. Dick. Quand aux gros titres de juillet, nous avons **Jurassic Park III** (le 18) et **Planet of The Apes** (le 27). Ce dernier est réalisé par Tim Burton, ce qui est une bonne nouvelle. Je terminerai ce tour d'horizon sur trois projets à plus long terme : **Hearts in Atlantis**, avec Anthony Hopkins, est adapté d'une novella de Stephen King et devrait arriver sur nos écrans en octobre. Le même mois, on doit voir également **Queen of the Damned**, adapté du troisième roman des chroniques des vampires d'Anne Rice. Notons que pour ce dernier film, on a « oublié » le second volume (**The Vampire Lestat**) et qu'aucun des acteurs ayant joué dans **Interview with the Vampire** n'est de retour. Enfin, la sortie de **The Time Machine**, adapté de H. G. Wells, est prévue pour le 21 décembre prochain.

Je reviens souvent sur le sujet, mais vous noterez que dans la liste que je viens de dresser, vous trouvez un *remake*, trois suites, six adaptations de jeux, nouvelles, novellas ou romans et même la suite d'un *remake* ! Mais qui a dit qu'Hollywood était en manque de scénarios originaux ?

Rendez-vous dans le prochain **Solaris**.

Hugues MORIN

Sites Internet proposant des courts-métrages :

<http://www.iFilm.com>

<http://www.filmson.com>

<http://www.mediatrip.com>

<http://www.AtomFilms.com>

Solaris est une revue publiée quatre fois par année par les Éditions Alire inc. Fondée en 1974 par Norbert Spohner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 137 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression

unique en vue de joindre ce supplément au numéro 137 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : avril 2001

© **Solaris et les auteurs**